

LE CANARD



FEUILLETON.

SIMPLE HISTOIRE D'AMOUR

I
SUITE.

II.—LE RECTEUR.

Le château de Rambert, qui s'élève au bord de l'océan, était sur une des côtes de Bretagne, entouré de hautes roches escarpées. Le site était des plus grandioses. D'un côté, on voyait une grève qui se trouvait située à peu près à mi-chemin de la chaumière de Morin et du château. La baie était formée par deux promontoirs. Sur le sommet de l'un s'élevait une croix en fer. C'était le tombeau de l'ancien seigneur, M. de Rambert. Sur l'autre rive, à l'embouchure d'un petit fleuve, un manoir gothique jonchait une falaise de moellons brisés et de granit en ruine.

Une multitude d'épevier et de martinet habitaient les lézards des murailles et leurs cris sauvages se mêlaient à ceux du goéland et aux plaintes mélancoliques du courliou.

C'était là que Gabriel était né, c'était au milieu de cette nature sauvage que l'enfant, devenu homme, avait puisé un caractère rempli de poésie et de tristesse. Gabriel avait bu tout jeune encore à l'amer calice des douleurs de famille. Jamais madame de Rambert n'avait eu une carresse pour son unique enfant; elle le tenait éloigné d'elle par une froideur extrême, ne lui parlant jamais qu'

avec dureté. Aussi Gabriel avait-il toujours éprouvé, en présence de madame de Rambert, une sorte d'affroi; tout petit, lorsqu'il se roulait sur un gazon fleuri aux pieds de sa nourrice, et qu'il riait de ce rire si bon et si joyeux de l'enfance, la voix seule de sa mère arrêtait sa joie.

M. de Rambert lui-même était mort, à peine, sous le joug de sa femme, car il était trop bon pour se révolter contre un aussi odieux caractère et s'était contenté de souffrir en silence. Le seul regret qu'il eut en mourant, fut de laisser son fils sous l'autorité tyrannique de Madame de Rambert qui n'avait jamais considéré la maternité que comme un devoir.

Gabriel reporta tout son amour, toute son affection vers l'étude. Il devint soigneux, rêveur et mélancolique. Cependant une douce enfant, la fille du fermier Morin, était venue adoucir ses pensées, elle avait compris les mystérieuses douleurs de cette âme tristement repliée sur elle-même et souvent ils s'étaient rencontrés sur les falaises, où ils allaient cueillir des plantes et des fleurs.

Gabriel s'élançait de roc en roc, pour respirer la brise marine et son œil suivait au loin quelque navire cinglant en pleine mer.

Il appelait alors Marie pour qu'elle vint jouer avec lui de cet admirable spectacle. On ne voyait pas sans plaisir ces deux enfants, si beaux, se rochercher par un vague instinct, et l'on devinait qu'un sentiment plus ardent poussait les



LE LIBRE-ECHANGE.

LA PROTECTION.

LE LIBRE-ECHANGE :—Comme tu es grosse ! C'est effrayant.

LA PROTECTION :—Comme tu es maigre !

LE LIBRE-ECHANGE :—Oui, mais ce n'est pas que du vent comme chez toi.

LA PROTECTION :—Du vent tant que tu voudras; toujours que c'est avec ce vent là qu'on fait marcher les affaires.